

# Le Vagabond de Tokyo

(東京流れ者, Tōkyō nagaremono)

de Seijun Suzuki

Japon, 1966, 82' (VOSTF, tous publics)

→ Cinéma Ermitage, samedi 5 juin, 10h45, salle 5

## Présentation du film - présentation du cinéaste

*Le Vagabond de Tokyo*, sorti en 1966, est le trentième film du cinéaste japonais Seijun Suzuki. Il dépeint l'histoire de Tetsu, jeune *yakuza* forcé de fuir la guerre des clans qui ravage alors la ville de Tokyo, errant à travers un Japon enneigé, contemporain et résolument urbain.

Seijun Suzuki est le réalisateur phare du studio *Nikkatsu* avec lequel il réalisera une trentaine de films en l'espace de cinq ans ; tous connaîtront un réel retentissement aussi bien public que critique. La marque personnelle de ses films est la suivante : outrepasser les codes moraux comme narratifs. À ce titre, il appartient à ce que la critique a appelé — en référence à la dénomination française — : « la nouvelle vague japonaise ». Celle-ci regroupe de jeunes réalisateurs ayant, pour la plupart, quitté les studios traditionnels tout en portant les revendications libertaires de la jeunesse japonaise. C'est ainsi que Suzuki sera renvoyé de la *Nikkatsu* et interdit de tournage pendant dix ans.



La symbolique des couleurs : un passage vers l'exil, entre ombres et blancheur. Un décor expressionniste



Un personnage enfermé dans son destin

## Analyse filmique

*Le vagabond de Tokyo* revêt volontiers les atours d'un certain classicisme formel ; le plan-séquence inaugural — en hommage à Orson Welles — et la symbolique des couleurs en sont les exemples les plus éclairants et appuient, dans un même mouvement, la dramaturgie des images. En effet, le jaune (couleur du Jazz Club) est associé à l'amour que Chiharu porte à Tetsu. Le rouge (symbole de purification au Japon) est, quant à lui, assimilé au chef du clan Otsuya et à la violence de ses mercenaires. À l'inverse, le blanc que porte Tetsu (gants et chaussures), manifeste tout aussi bien la pureté de son personnage que le deuil qu'il portera tout au long du film ; de même, son habit bleu pastel lui confère une douceur toute particulière. Plus encore, les chorégraphies des corps, le travail du son et de la musique ainsi que la mise en scène imaginée par Suzuki tendent vers l'expression symbolique des mouvements intérieurs qui agitent les personnages. En effet, Suzuki opère une mise en abîme du destin solitaire et sacrificiel de Tetsu jusque dans la chanson récurrente, chantée par différents personnages dont Tetsu lui-même, en l'accompagnant dans sa mise au ban volontaire.



Plusieurs signes annoncent au spectateur le destin malheureux de Tetsu. Nous avons retenu deux métaphores : les barreaux qui obstruent son visage sur plusieurs scènes symbolisent sans nul doute l'emprisonnement dans lequel il s'inscrira lui-même, celui de la loyauté, et d'un idéalisme attaché aux valeurs d'antan. La seconde métaphore est l'arbre mort qui pourtant résiste aux saisons et que regarde mélancoliquement le héros. Chaque plan sur l'arbre est suivi d'un contrechamp sur le visage pensif de Tetsu qui assiste à son propre naufrage. Ce film, étonnant, emprunte volontairement les codes formels du Western hollywoodien en épousant cette quête d'idéal et de pureté. Une musique, jouée à l'harmonica, renforce une certaine mélancolie associée au Far West et amorce le basculement du film — appuyé notamment par des scènes de duels dos à dos. Ainsi, Tetsu devient un héros solitaire, ne pouvant trouver sa place qu'au sein d'une errance dépeuplée.



Malgré la dureté du film, quelques personnages illuminent le film par la grandeur de leurs humanités : un acolyte fidèle et protecteur, un homme vendu qui ne peut toutefois se résoudre à en tuer un autre... Ces dilemmes moraux posent sans cesse la question du choix qui détermine le destin de chacun, le sauve ou le condamne. Jean-Sebastien Chauvin écrit dans les *Cahiers du cinéma* “Derrière une façade qui peut paraître cynique et une certaine cruauté dans la description des rapports humains, Suzuki est en fait un romantique : il faut en effet une bonne dose de romantisme pour croire à ce point à la forme, à l’expression d’une beauté se réinventant sans cesse”.

**Angèle Meschin  
Samuel Quaille**

## “La poésie du yakuza”

→ Article de Juliette Goffart, *Critikat*, 27 mars 2018

A l’occasion d’une rétrospective Seijun Suzuki en quatre films par Splendor Films en 2018, la journaliste de *Critikat* Juliette Goffart, dans son article “La poésie du yakuza” du 27 mars 2018, revient sur l’influence du film de Suzuki sur le cinéaste américain Quentin Tarantino. Elle note d’abord une influence thématique : “Une vengeance, un justicier solitaire et violent, des scènes d’actions lyriques et spectaculaires, on devine l’influence que Seijun Suzuki a exercée sur Quentin Tarantino”; pour ensuite développer une influence chromatique : “Dans la blancheur d’un paysage enneigé filmé en plan d’ensemble, l’ex yakuza affronte ses ennemis – c’est encore le style chorégraphique et spectaculaire de la violence qui ressort ici, comme la beauté d’un haïku sur la blancheur du papier. La fin de Kill Bill 1 et le film Les Huit Salopards, doivent certainement beaucoup aux beaux épisodes neigeux de Seijun Suzuki. À l’échelle du film entier, le cinéaste et son directeur artistique Takeo Kimura travaillent sur les aplats de couleur, les fonds unis, pour faire ressortir les gestes et les corps de ses personnages”. Et enfin conclure sur une correspondance musicale entre les deux cinéastes : “la narration est régulièrement coupée par des épisodes de chansons : celle de sa petite amie Chiharu, exprimant la nostalgie amoureuse, mais aussi celle chantée par Tetsu lui-même. Ces deux ballades mélancoliques donnent au film son rythme et son climat [...] La balade japonaise mélancolique, un thème d’harmonica plaintif, on reconnaît là les éléments que Quentin Tarantino ne tardera pas à s’approprier dans ses propres films.”

---

### Rédaction et séance présentée par :

→ Angèle Meschin et Samuel Quaile (Jeune équipe)

Distributeur de la copie (DCP) : Splendor Films

La section cinéma du Festival de l’histoire de l’art est organisée en partenariat avec le cinéma Ermitage.

---

Le festival de l’histoire de l’art est une opération nationale du ministère de la Culture mise en œuvre par l’Institut national d’histoire de l’art et le château de Fontainebleau.

---